

paille légèrement déformé et jauni par le temps, s'arrondissait au-dessus de sa tête.

Tout en parlant, elle choisissait les marchandises dont elle avait besoin. Elle releva les coins de son tablier et y mit plusieurs paquets enveloppés de papier jaune, qu'elle porta à la maison. Le marchand la suivit et rapporta une caisse d'œufs, qu'il mit avec précaution dans un compartiment spécial de sa voiture. Puis, après avoir fait ses adieux à Nanette et à Isidore, il s'élança sur le siège de sa voiture, et se mit à redescendre vers la route pour continuer sa tournée jusqu'au village prochain.

Isidore avait eu à peine le temps de dire quelques mots à Nanette que celle-ci s'écria tout à coup :

— Tiens, voilà, M. Evariste Leblanc qui arrive.

— Isidore suivit du regard la direction que lui indiquait le doigt de la femme, et le long de la barrière, il aperçut un homme qui se dirigeait du côté de la maison. Il était vêtu légèrement, en bras de chemise, comme un homme qui vient de travailler aux champs.

Il fut bientôt près d'eux, et, voyant une figure nouvelle :

— Ah ! c'est sans doute, le garçon que Dominique devait nous envoyer ?

— Oui, s'empressa de répondre Nanette. Il vient de l'amener lui-même tout à l'heure. Il n'est pas encore bien loin ; voyez sa voiture là-bas sur le chemin.

— Tiens, c'est vrai ; je n'avais pas remarqué. Je regrette de n'être pas arrivé plutôt ; je le reverrai. Après tout, qu'importe ? puisque nous avons notre homme. Ainsi, mon garçon, tu t'entends assez bien aux travaux de la ferme, m'a-t-on dit ?

— Assez bien, monsieur.

Ici Nanette intervint :

— Le souper est prêt ; si vous veniez vous mettre à table, vous pourriez causer tout à votre aise. Tu dois avoir faim, mon garçon.

— Oh ! pas beaucoup, fit Isidore.

— Ça ne fait rien ; entrez toujours.